

PAGE 08 – MUSIQUE – CHRONIQUE D'UNE ODYSSEE : NO DIRECTION HOME, BOB DYLAN DE MARTIN SCORSESE

Après avoir célébré *The Band (The Last Waltz)*, Scorsese invente à son tour un Dylan, peut-être celui qui s'approche le plus d'une vérité propre au cinéaste, une de celles que peuvent justement rendre les images. Car Dylan n'a jamais été qu'une icône, une «idola». Il est ce fantôme qui tente sans cesse d'échapper à la définition et qui aura résisté à toutes les assimilations, parfois jusqu'à la rupture. Sa force et sa faiblesse tiennent dans l'amalgame qu'a pu en faire toute une génération avec le quotidien sur un mode sans commune mesure. Au tout début de la contre-culture américaine, chacun voyait en lui le proche, l'ami qui formulait naturellement dans ses textes des pensées partagées, cela même au dépend de l'auteur qui fuyait toute main-mise sur son œuvre. Toute l'histoire de Dylan est celle d'une désaliénation, non pas d'une vie morne et sans projet, mais d'une carrière atypique qui dès le début lui échappe. Il est le paradigme de l'artiste qui ne veut pas être réduit à l'imaginaire d'une masse, au fantasme collectif qui dépossède de toute unité celui qui s'y risque.

C'est donc à travers une profusion d'images que Scorsese construit son récit, justifiant ainsi les témoignages verbaux obtenus lors de multiples entretiens de proches, de collaborateurs, de musiciens, et surtout de Dylan lui-même. Puis en jouant encore avec l'image que produit à son tour un acteur, sachant combien Dylan pouvait être un véritable personnage de cinéma.

Cette chronologie biographique et historique n'épuise pas la personnalité fuyante du chanteur. Boulimique génial se nourrissant de la fiction des autres, il est celui qui n'a

de cesse de s'appropriier le monde, comme un organisme assimile ce qui lui est nécessaire pour se développer. Il s'est ainsi construit à partir des autres. Son ambition fut à la hauteur de sa quête de l'accord parfait, celui que tout musicien cherche entre un mot et un son. Et par un étrange arrangement c'est surtout entre lui et toute une génération qu'il y eut accord.

Le film débute par cette déclaration énigmatique: «*Mon ambition était de partir et trouver un genre d'odyssée, de retour quelque part, chez moi.*» et se dôt sur l'annonce d'un accident de moto, avec un carton noir de film muet, comme un terme possible à cette longue errance. *No Direction Home* évoque ainsi l'enfance de Dylan dans le Minnesota et sa carrière jusqu'à l'année 1970. On n'y apprend rien de nouveau sur le mythe du chanteur. Toutefois, c'est dans l'économie d'une seule phrase, répétée deux fois par Dylan, que le film nous en dira le plus: «*Je suis un légionnaire de la musique*», comme pour exorciser le passé. Ce passé pour lequel Scorsese dira dans son beau film, *Du Mali au Mississippi*, le perdre, c'est se perdre soi-même. Est-ce là finalement ce que Robert Allen Zimmerman (alias Bob Dylan) a toujours voulu? Curieux parcours d'un jeune mythomane qui s'invente une enfance de fugueur et de rebelle, qui échappe à 25 ans de justesse à la mort dans un accident de moto, qui rencontre Jésus dans sa chambre, autant de matières existentielles qui inspirèrent l'œuvre cinématographique de Scorsese.

Dylan, hésitant entre une vie anonyme dans les montagnes de Woodstock et l'immersion dans l'événementiel urbain

New Yorkais, y apparaît sans cesse en quête d'un foyer, voire de lui-même. Car s'il n'y a pas eu pendant longtemps de retour possible vers ce foyer supposé, Dylan n'étant jamais là où on l'attendait, ce fut sans doute parce qu'il s'était bel et bien égaré sur le chemin qui mène vers ce lieu usuel: l'unité de soi-même. C'est cette phrase finalement, dite dès le début du film, «*music makes me feel like I was somebody else*» qui nous éclaire: être l'autre de soi-même à travers son art. Ailleurs il ajoutera: «*on peut aller partout quand on n'est pas soi-même*». Voilà ce qui pourrait définir l'artiste selon Scorsese, toujours autre et jamais hors de soi. C'est à travers les personnages de ses films qu'il faut certainement comprendre comment le cinéaste exploite cette altérité, ce qui fait de chacun de nous un candidat à n'importe quelle dérive vers l'étrange (*Taxi driver, After hours*). Et plus encore, Dylan devient le sujet idéal pour illustrer comment être plus grand que la vie à travers une destinée médiatique, ascendante et descendante, paranoïaque, faisant écho au parcours des personnages de *New York, New York, de Raging Bull, des Affranchis* ou de *Casino*. On peut comprendre dès lors l'attirance du cinéaste pour ce chanteur hors du commun, même si le projet initial du film ne fut pas le sien.

PAR PHILIPPE ANGLIONIN

NO DIRECTION HOME BOB DYLAN
PAR MARTIN SCORSESE, 2005 (DURÉE 204 MINUTES).

PAGE 08 – PARCOURS – PREUVES D'EXISTENCE : CLAIRE FONTAINE, SYLVIE FROUX, BARBARA THADEN

«*Je ne vis que de-çi de-là à l'intérieur d'un petit mot dans l'inflexion duquel je perds pour un instant ma tête inutile*»

Franz Kafka, *Journal*, 1911

L'instance poétique a encore sa fonction lorsqu'il s'agit d'entrer en résistance face à un processus mondial de dépersonnalisation. La vulgarité, parfois frappante, de ceux qui occupent la position dominante nous apparaît, plus que jamais, le sentiment de vacuité qu'ils font naître et leur aptitude à nous propulser en dépression. Qu'est ce qui se passe aujourd'hui? Beaucoup de petites doches résonnent d'un son aigre et nous rappellent les indices d'une déshumanisante bêtise: un entretien misogyne qui circule sur le net, une conservatrice discrètement remerciée pour maltraitance de personnel, des directeurs de résidence qui ne seront tranquilles que quand ils vous auront transformés en post-diplôme, des critiques en colloque acerbes et agressifs pour mieux masquer l'échéance de leur autorité... «*Que l'on parle de singularités quelconques ou d'hommes sans qualité, ce n'est presque pas nécessaire d'égrainer la liste de ceux qui ont fait le diagnostic de l'appauvrissement de la subjectivité occidentale en littérature, sociologie, psychiatrie et ailleurs*» et la liste de ceux qui y participent est elle, toujours plus longue...

Je viens de citer Claire Fontaine dans son texte «*Artistes ready-made et grève humaine. Quelques précisions*». Claire n'est pas une artiste comme les autres, c'est un hermaphrodite passionné de littérature et de lutte politique qui possède une vision du monde, ce qui détonne dans un paysage artistique où le consensuel fait rage et où tout semble avoir été dit. Ce qui l'occupe pour beaucoup est ce qui se passe du côté de la production des artistes. «*Nous ne nous référons pas ici à la reproductibilité mécanique de l'œuvre d'art mais à la reproductibilité des artistes à l'époque des singularités quelconques*». Le milieu de l'art n'a plus que faire du processus créatif car il est bien trop lent pour sa consommation boulimique. C'est pour cela que des artistes comme Aurélie Nemour ne feront pas bouger un sourcil.

Claire Fontaine vient d'exposer à la ZOO galerie de Nantes animée par Patrice Joly depuis une dizaine d'années. A cette occasion, elle publie «lettre à R»: «*On évoque partout que cela ne vaut pas la peine, que ça n'a aucun sens d'être violent. Avant ces violences il n'y avait peut-être pas ce silence mais pas de mots non plus à mettre sur les corps des gens privés de destin et entassés aux abords des villes*».

Rien ne rend plus violent que le fait de se sentir privé de son destin et, plus loin que la frontière des banlieues, des régions entières du monde s'en insurgent sans cependant qu'il y ait la moindre issue.

Face aux pièges de la lutte armée, reste alors la pacifique action de l'Art et l'esthétique de la violence. La joie du feu, la lame assassine du «In God we trust», l'oscillation d'un clin d'oeil entre lutte et martyrologie pour reconquérir son histoire (L'éternité par les (L)ames), ce qui construit objet de haine et ce qui fait sujet d'amour sont les expressions d'un travail de réflexion et d'éclaircissement qui nous soulage d'une anesthésique pensée de l'impuissance. Une reconnaissance immédiate s'ensuit qui coule de source. Merci Claire Fontaine et à bientôt...

Voilà aussi pourquoi nous sommes contents de rencontrer Sylvie Froux, (Frac Basse-Normandie), que nous croyons lorsqu'elle affirme que «*c'est l'œuvre qui compte*» et que son travail est de soutenir la production des artistes. C'est effectivement ce qu'elle fait depuis quinze ans. Ni waspi, ni classe moyenne, c'est en rentrant par hasard dans une salle située au-dessus d'un cinéma à Lyon qu'eut lieu en elle ce dédic d'une vie possible par l'art contemporain. Formée à l'école du Magasin, puis, dès 1992 en charge du Parvis à Tarbes, à Caen depuis 2001, elle creuse son sillon et y plante des devenirs. L'expo du moment est celle de Carlos Kusnir, lui aussi passionné de littérature, artiste qui déclare vouloir peindre comme Robert Walser écrit (avec des petits pinceaux?). Elle le suit depuis plus de quinze ans et pense qu'il est un artiste libre, conflictuel et contradictoire, entre dextérité et lâcher-prise, accrochage rétinien et volonté à faire monde. Face à l'exposition, Sylvie et moi tombons d'accord: cet artiste devient trop à l'étroit sur la scène française. Il doit maintenant atteindre ces hors-limites et hors frontières dont il est capable. Un peu de mégalomanie lui serait favorable, certainement davantage que cette vie provinciale qu'il s'est récemment choisie... Elle me parle des artistes qu'elle soutient depuis longtemps: Damien Deroubaix, George Dupin, Jean-Luc Verna, Franck Scurti. Face à eux, elle est sans ambivalence, heureuse s'ils deviennent plus forts, complice de leur singularité. (Être toujours conscient de ces processus de subjectivisation et de leurs liens avec le pouvoir). L'extension du domaine de la lutte est assez compliquée comme cela. Et sur le chemin du retour qui nous ramène à la gare, elle me désigne les lieux qu'elle aimerait obtenir de la ville pour les rendre plus présents encore au travers de cette collection dont elle renforce la construction.

FACE AUX PIÈGES DE LA LUTTE ARMÉE, RESTE LA PACIFIQUE ACTION DE L'ART...

Pour terminer, j'évoquerai le retour sur la scène artistique de Barbara Thaden, une artiste au parcours singulier et dramatique. Elle fut en effet la compagne de feu Bernard Lamarche-Vadel dont elle eut deux enfants et, paradoxalement, cette vie commune avec une si brillante pensée devait broyer l'autonomie d'une énergie créatrice prometteuse. Vinrent ensuite d'autres vies. Aujourd'hui réincarnée, Barbara Thaden se montre capable d'œuvres puissantes, c'est aussi grâce à cette souffrance qu'elle a pu expurger et rendre son œuvre universelle. Son deuil accompli est devenu chemin de connaissance, reconquête incessante de territoires intérieurs, ressource profonde. C'est sans aucun sentimentalisme qu'elle rend soudain présent l'irreprésentable: le crime de la guerre, son calcul froid et malveillant. De charmantes et anodines tenues enfantines sont envahies de piqûres rouges, qu'elle brode telle une Eurydice chthonienne, interdisant toute idée de croissance à l'essor naturel du corps. D'un geste simple et fatal, elle nous rappelle qu'existent toujours les mines anti-personnelles. Des millions de petits gadgets mortels sont produits, indifférents à tout traité humaniste. Ils sont réglés pour attirer les enfants, n'exploser qu'en leur présence et le malaise qui nous vient démontre que le geste artistique est encore et toujours capable de nous rendre le monde plus réel.

PAR SOPHIE BOURSAT-SHAW

- COUVRIRE LES FEUX, L'EXPOSITION DE CLAIRE FONTAINE A EU LIEU DU 18 FÉVRIER AU 1^{ER} AVRIL 2006 À LA ZOO GALERIE, 49 CHAUSSÉE DE LA MADELEINE 44000 NANTES.
T / F (+33) 02 40 35 41 55
- KNUT ÅSDAM, DAMIEN DEROUBAIX, GEORGE DUPIN, GLORIA FRIEDMANN, MARTHA ROSLER, JEAN-LUC VERNA, EXPOSITION DU 29 MARS AU 30 AVRIL 2006 AU FRAC BASSE-NORMANDIE 9 RUE VAUBENARD, 14000 CAEN
T (+33) 02 31 93 09 00 | F (+33) 02 31 95 54 26 | M FRAC.BN@WANADOO.FR
- BARBARA THADEN, GALERIE LIBÉRAL BRUANT
1 RUE DE LA PERLE, 75003 PARIS | T (+33) 01 42 77 96 74

PAGE 08 – EXPO – STEVEN PARRINO, À TOMBEAU OUVERT

Tu ouvres les fenêtres, tu poses sur la platine n'importe quel disque des Ramones (durée maximale des chansons 90 secondes), de Suicide ou le cri punk de Richard Hell: *Blank Generation*, tu pousses le volume à fond. La mort emplit ton logis, c'est bon. Tu te dis que l'art fait par des individus ombrageux comme Steven Parrino est une aventure jouissive et tu as envie de tout casser. C'est encore meilleur.

Crashé pour l'éternité le jour de l'an 2005 dans une rue de Brooklyn, Steven Parrino (né en 1958) artiste, punk et motard n'aura pas «veni» sa rétrospective au Mamco de Genève, la première du genre, qui est une réussite complète et la plus sublime exposition que l'on ait vue depuis longtemps.

Une exposition crépusculaire, horriblement éclairée à la lumière de néons blafards – ce qui va très bien avec les œuvres. Plus de 200 en l'occurrence (tableaux, sculptures, dessins, photographies, vidéos), dont les dates s'étalent de 1977 à 2004, et où l'on s'aperçoit qu'à 22 ans Parrino pose son langage: désagrafage (osons: comme un soutien-gorge? Sur une vidéo plus tardive, une strip-teaseuse en bottes et en cuir dansera lascive-

ment devant un monochrome noir que Parrino s'apprête à découper; *Dancing on graves*, 1999) de la toile, pliage de celle-ci, détérioration du châssis, attaque en règle du monochrome et de la peinture en générale, et il s'immerge dans l'univers qu'il ne quittera plus, du moins dans sa radicalité et son style sans chichi: le punk new-yorkais. Les années suivant 1977 sont des extensions de ces idées avec des moyens plus forts. *Crowbar*, 1987: avec un pied de biche Parrino a déchiré la toile d'un grand monochrome rectangulaire, qui du coup est répandue au sol – le médecin légiste décolle la peau d'un crâne pour vérifier les hématomes. Un caisson construit en plaques de *Placoplatre* peintes en laque noir sur leur face interne est morcelé de trous, le résultat de l'impact d'une masse (*Trashed black box N°2*, 2003). Dans une salle à part, des carreaux de plâtre peints en noir et posés contre les murs ont reçu des coups semblables (*13 shattered panels for Joey Ramone*, 2001). Trois monochromes rouges et froissés, en relief, laissant apparaître dans leurs plis la toile à nue, jouxtent un quatrième tableau parfaitement tendu et rouge; un cinquième monochrome rouge et cabossé nous me-

nance, il est suspendu au plafond à hauteur d'homme (*Unit Hell's Gate Shifter*, 1997). Parrino s'il en est, est l'artiste de l'accident, non au sens de «hasard» mais dans celui de «choc», qui constate que «de la tôle est froissée». La tôle en ce cas est la toile.

On sort du MAMCO sonné, la rue est calme, le musée Philippe Patek (les montres de luxe), arbore de l'autre côté du trottoir sa façade prétentieuse, la vie décidément est plurielle, on longe le lac Léman en Ferrari, on en Citroën, on regarde la personne que l'on aime, on est heureux. Comme le disait Alan Vega: «On me donnera les clés de la Cadillac quand j'entrerai dans la tombe».

PAR GUILLAUME LEINGRE

STEVEN PARRINO, RÉTROSPECTIVE 1977-2004, MAMCO (GENÈVE),
21 FÉVRIER - 7 MAI 2006.